

**Sylvain LAMUR**

# **LA VIGNE**

Nouvelle fantastique



Tous droits réservés  
©Les Éditions du 38, 2020  
©Sylvain Lamur, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je n'ai jamais été doué pour les études ; je n'ai jamais été très patient. À quinze ans, quand j'ai vu combien je pouvais gagner en me contentant de ramasser des pommes, ça ne m'a pas pris longtemps pour me décider à faire carrière. J'ai tenté le bac, bien entendu, pour faire plaisir à papa et maman. Je l'ai raté, deux fois. Alors, comme mon tempérament indolent prenait peu à peu le pas, j'ai fini par passer définitivement la barrière. J'avais déjà mis pas mal d'argent de côté, avec lequel j'ai pu m'acheter un vieux van, réaménagé pour y dormir à l'occasion. Puis je suis parti sur les routes en me sentant l'homme le plus libre du monde, n'embarquant que mon courage, et quelques adresses récupérées ici et là. Avec la cueillette, il y a de quoi s'occuper plus de la moitié de l'année. Je commence par les pommes, au printemps ; puis, l'été, je vais castrer le maïs dans les environs de Lavour, aux Jardins des Marzelles. Comme la plupart de mes employeurs, chez qui je travaille depuis des années, monsieur Garèl m'a à la bonne, et il m'a confié la supervision des récoltes, ce qui fait que j'y trouve vraiment mon compte, financièrement parlant. À l'automne, je descends un peu plus, pour les vendanges. Les Narbonnais ne sont pas ceux qui payent le plus, mais en septembre, la mer est encore chaude, et c'est un régal d'aller y nager quand j'ai cinq minutes. À partir de novembre, il y a les vendanges tardives, dans le Bordelais. C'est plus méticuleux, et moins franchouillard, mais vous ne trouverez jamais un nid de frelons ou d'araignées entre deux feuilles.

En janvier, en général, je rentre chez mes parents en Savoie. Ils ont acheté il y a dix ans de ça une sorte de troquet au pied de la station de Grand-Plagne, et j'aide au service pendant la haute saison.

J'aime bien ne pas avoir de métier, de véritable travail. J'aime voyager, faire de nouvelles rencontres, être partout à la fois chez moi et ailleurs, j'aime retrouver les mêmes lieux et les mêmes paysages, année après année. Cela me fait l'effet d'être toujours plus ou moins en vacances, et d'échapper à l'emprise du temps. Et puis, parfois, il y a de bons plans. Comme ce domaine Marcamal, au nord des Landes, vers Labouheyre. C'est Prodigua, une Espagnole rencontrée il y a cinq ans aux Monges, dans la Clape, qui m'en a parlé l'année dernière :

— Ils te payent le double d'ici, pour une quinzaine seulement.

— Une quinzaine ?

— Tu travailles quinze jours, c'est ça. Ils sont très pointilleux sur le ramassage, bien qu'ils gardent la majeure partie du raisin pour le vin. Ils font pas mal tourner le personnel, et ils m'ont dit qu'ils cherchaient quelqu'un cette année. Tu es partant ?

Évidemment que j'étais partant. C'est pas que je coure après l'argent, mais un boulot rapide et bien payé, ça ne se refuse pas.

Histoire de ne pas embarquer le premier venu, le fils du patron, un garçon gras et pâlot répondant au joli nom de Sébastien, avait demandé à Prodigua de l'accompagner pour venir me chercher à la gare de Labouheyre. Ils arrivèrent dans une Saab noire assez classe, et la climatisation me sauta au visage dès que je fus installé. À la radio, ils écoutaient les nouvelles. Un match avancé de la neuvième journée de Ligue 1.

— Vous suivez les Bordelais ? interrogeai-je, plus par courtoisie que par intérêt.

Le jeune gars hocha la tête et je me tus en comprenant que je l'agaçais. Son équipe était menée. Ou bien, plus prosaïquement, il ne parlait pas au petit personnel.

Prodigua me fit un clin d'œil et je me tassai contre la banquette en regardant à travers la vitre. Le paysage était vraiment superbe, entre les derniers verts de l'été s'éternisant, les explosions de couleur des arbres et le chaume des blés caressé par les vents.

Le domaine était installé sur une petite colline, à laquelle nous accédâmes en traversant un bois de pins qui me refroidit – rafraîchi, je l'étais déjà, avec la clim à dix-sept degrés. Au sommet, un manoir à deux ailes dominait l'ensemble, et quelques bâtisses (un pigeonnier en briques, une tour, une maison adjacente, une grosse cabane blanche) l'entouraient. Sur une seconde butte, attenante à la première, une longue grange de pierre ornementée d'une multitude de fenêtres et d'accès latéraux semblait surnager au cœur des premiers plants de vigne.

Les jardins n'étaient pas entretenus avec trop de soin, ce qui me surprit.

Nous rencontrâmes les patrons le premier soir, au cours d'une réception organisée pour l'occasion. Plusieurs personnes se connaissaient déjà, mais nous étions aussi quatre ou cinq à nous trouver là pour la première fois.

La famille Du Hert me fit l'impression d'aristocrates déchus. Déchus de leur noblesse, disons. En ce qui concernait les possessions, ils se portaient bien, d'après ce que je pouvais en voir. Cependant, ils avaient tous ce quelque chose de mou et défraîchi qui m'avait marqué chez Sébastien quand il était venu me chercher. Le patriarche, Daniel Du Hert, nous servit un discours d'assez bonne facture pour nous souhaiter la bienvenue et insister sur la qualité de notre ramassage.

— Notre vin a une réputation à assumer et à défendre, nous expliqua-t-il. Nous n'en fabriquons qu'une centaine de bouteilles à peine, mais qui se vendent à des prix inégalables. Nos acheteurs sont fidèles. Bien entendu, notre procédé de vinification est essentiel, ainsi que la qualité des raisins. Mais nous attendons de vous une cueille impeccable, ne serait-ce que pour pouvoir choisir quels grains, par la suite, iront au vin, et lesquels resteront en grappes. Je ne veux pas voir un seul raisin perdu ou abîmé.

Ce n'était pas là la seule originalité du domaine Marcamal, appris-je rapidement. C'est un truc à la mode, mais je n'avais jusqu'alors jamais fait qu'en entendre parler : nous vendangions de nuit, à la lumière des étoiles – et celle du tracteur, heureusement. Et de fait, qu'il vente, qu'il pleuve, passé dix heures nous nous y mettions. On prétendait que c'était meilleur pour le raisin. En ce qui me concernait, j'en doutais franchement, mais pour ce salaire, j'aurais fait ce travail tout nu si on me l'avait demandé.

L'un dans l'autre, on s'y faisait vite. J'appréciai même l'expérience ; la nuit, tous les chats sont gris, mais les raisins, eux, prennent des teintes insoupçonnables, surtout à la pleine lune. Sans parler de la terre, des ceps, dont les odeurs aussi me semblaient être plus enivrantes. Un silence affairé régnait sur nos vignes, comme si nous étions intimidés par l'obscurité. De temps à autre, un chuchotement s'échappait, il pouvait même arriver que l'un ou l'autre d'entre nous se mette à rire. Mais cela ne durait guère.

Ce qui manquait, surtout, c'étaient les soirées. Les vendanges, pour ceux qui les ont faites, valent essentiellement pour leurs nuits festives et orgiaques. Le vin, la chaleur, les vapeurs d'alcool et la fatigue se conjuguent pour vous faire perdre la raison et vous plonger dans un bienheureux cours d'oubli et d'insouciance. On y fait toujours des rencontres intéressantes, on en garde des souvenirs uniques.

À Marcamal, nous n'avions pas cela. Nous nous levions tard et passions l'essentiel de nos journées à la piscine, hagards, à la recherche d'un peu de fraîcheur – d'autant que l'été s'attardait plus que de raison. À demi endormi, je contemplais les silhouettes de mes jolies collègues de rangée, sans jamais trouver la force de me décoller de ma serviette pour aller nager avec elles. Le jour est bien moins propice aux rencontres que la nuit, peut-être.

Ce changement de rythme nous assommait tous. Nicolas, le type avec qui je partageais ma chambre (nous étions logés par deux ou trois, dans la petite maison annexe, autrefois prévue pour le « personnel ») jeta l'éponge avant la fin de la première semaine, victime d'une mauvaise

grippe que j'espérais ne pas avoir attrapée à son contact. Ce que je fis plus que redouter pendant un moment, car je fus moi-même pris de vertiges, voire de visions. Ma perception se troublait ; je compris, à force de ne finalement rien voir d'autre me tomber dessus, que c'était le décalage qui me travaillait. Pour récupérer, mon esprit faisait des sortes de micro-siestes assez déroutantes. C'était très surprenant, comme phénomène. Mes idées s'embrouillaient, je confondais les gens, perdais mes mots. Il n'était pas rare, par exemple que j'induisse la présence d'un tailleur, Nicolas, Prodigua ou un autre, sur la même rangée que moi, la nuit venue. Lorsque je levais les yeux, il n'y avait rien, évidemment.

Je pensais que le phénomène allait s'atténuer, avec les jours, mais il n'en fut rien. Au contraire, il s'accrut et je finis par m'y faire et par continuer mes étranges vendanges sans plus y prêter d'attention que cela.

### 3

La pluie battait fort ; c'était la deuxième nuit d'affilée que cela se produisait. La veille, nous n'avions eu droit qu'à quelques gouttelettes venant humecter nos habits, mais ce soir il nous semblait que c'étaient de véritables pierres qui nous tombaient dessus, éclatant au contact de notre peau pour y répandre une eau lourde et poisseuse, presque chaude lorsqu'elle se mêlait à notre sueur. Enlisé dans ma rangée, je m'efforçais de tenir le rythme. Cela faisait deux heures que nous étions là. Sur ma gauche, Prodigua avançait sans fléchir ; à droite, le gros Llobet avait deux souches d'avance. Nous fîmes ainsi trois allers et retours sans mot dire. Nous étions dans la partie pentue de la vigne, et les montées et descentes, sacrément raides, étaient déjà suffisamment fatigantes. Avec ce qui nous tombait dessus, c'était un véritable supplice. Je ne me souviens pas avoir autant souffert pour des vendanges.

Au bout de chaque rangée, nos deux porteurs nous attendaient, et je finis par me surprendre à chercher dans le regard de Marcos, le chef de vigne, un signe indiquant l'arrêt de la corvée. Couper des raisins sous la pluie, c'est une chose, mais c'est un véritable déluge auquel nous avons droit. Au-dessus de nos têtes, le ciel noir était parcouru de taches plus sombres, des nuages sans doute, que des éclairs fugitifs illuminaient de plus en plus fréquemment. Mais non ; rien ne vint, aucune instruction nous incitant à faire demi-tour.

À la fin, c'en devint ridicule. Nos seaux contenaient autant d'eau que de raisin, et pourtant le fils Du Hert vint en personne nous demander de poursuivre. Je m'embourbais tant que ma basket en resta coincée dans la boue. J'en lâchai mon seau, pestant contre moi-même. Dépité, je décidai d'enlever l'autre et les nouai à ma ceinture par les lacets. Je pourrais les laisser près du tracteur lorsque nous arriverions au bout.

Je ramassai à la hâte les raisins échappés, conscient d'en oublier quelques-uns dans la terre, et me maudis à nouveau de ma maladresse. Une telle erreur était digne d'un débutant. Dans ma colère, je glissai une seconde fois à quelques mètres du bout de la rangée. Mon sécateur m'entailla légèrement la paume de la main, du côté de la bosse charnue près du pouce.

Arrivé au bout, je me permis une remarque envers Marcos.

— On doit pas plier, là ?

Il me toisa une minute, inquiet lui aussi. Il hésitait franchement. Mais un regard vers son patron le remit sur les rails.

— Non. Ce n'est pas la première pluie que nous rencontrons, et nous n'avons plus qu'une semaine après ce soir. Les patrons ne lâcheront rien là-dessus. Quoi qu'il arrive, il faut que nous ayons terminé mardi matin.

Un coup de tonnerre vint assourdir ses dernières paroles. Me relevant, je tâtai ma main à l'endroit où elle saignait puis l'essuyai sur les revers de ma veste. Mon regard parcourut

l'ensemble de la vigne ; en effet, si nous en restions là, nous ne pourrions jamais terminer à temps. Nous avions déjà pris du retard, avec la grippe de Nicolas.

Dans l'obscurité, les feuilles luisaient, taches plus ou moins claires, et les raisins, gros grains sombres, ressemblaient à des petits cafards tressautant. Un éclair zébra le ciel devant nous et j'eus tout loisir de l'admirer. Son tracé s'imprima quelques secondes sur ma rétine. Un autre lui succéda aussitôt sur ma droite, accompagné d'un fracas épouvantable. Il s'abattit sur un arbre dans un champ voisin, et ce dernier s'enflamma. Une chance, il était isolé au milieu d'un carré en jachère et l'incendie ne se répandrait pas. Notre petite troupe de vendangeurs, figée, l'observa quelques secondes avant que Marcos ne frappe dans ses mains pour donner le signal de la reprise.

— Allez, on s'y remet ! Faudrait pas que ça nous tombe dessus, le prochain coup !

Nous repartîmes, en descente. Pieds nus, j'étais mal à l'aise, et je me reprochai de ne pas avoir demandé si une paire de bottes ne traînait pas par là. Mais je pourrais toujours le faire au prochain passage.

Mon seau était sale, ce qui me tracassait. Malgré tout, j'accélérai pour refaire mon retard. J'avais l'impression de n'être plus qu'eau, à présent, et de nager au milieu des bourrasques, battu par la pluie de plus en plus lourde. Bon Dieu, qu'attendaient-ils pour nous dire de rentrer ?

À trois rangées sur ma gauche, un autre d'entre nous tomba. Si je me souvenais bien, il s'agissait de Diego, le Valencian. Il se releva pour pester en espagnol, et je crus comprendre qu'il s'en prenait aux Du Hert. Son voisin trancha finalement.

— C'est n'importe quoi, dit-il. Je rentre !

Ils furent trois à l'imiter. En ce qui me concerne, je ne sais pas ce qui me prit. Peut-être commis-je le péché d'orgueil, vexé par ma chute et renforcé dans ma fierté de voir que d'autres jetaient l'éponge avant moi. Quoi qu'il en soit, là où, quelques minutes plus tôt, j'avais été sur le point de rentrer avant tout le monde, j'étais à présent déterminé à finir le travail. D'autant que ma montre indiquait 00 h 26. Dans une demi-heure à peine, ce serait la pause.

— Allez, on avance ! lâcha Marcos d'un ton moins ferme qu'il ne l'aurait voulu.

Nous n'étions plus que quatre dans les rangées. Mon esprit, rendu hagard par l'effort et la souffrance, semblait s'être enfermé au fond d'une cave à l'abri de tout ce qui eût pu l'atteindre. J'avais froid et chaud en même temps, et au bout d'un moment, la pénibilité en devint presque une cause de plaisir, ainsi que cela arrive parfois. Le sol était une véritable pataugeoire, et je me demandai à chaque instant comment je parvenais à me maintenir debout.

Un nouvel éclair nous éblouit, bien plus proche cette fois. Il me fit l'effet d'ouvrir le monde en deux et d'éparpiller des morceaux de réalité dans tous les recoins du domaine. Je compris qu'il était tombé dans la vigne elle-même. Si je ne me trompais pas – mais rien n'était moins sûr, vu la confusion dans laquelle l'explosion me plongea – il avait atteint la rangée dans laquelle Diego aurait précisément dû s'engager au prochain demi-tour. Je crus devenir sourd et aveugle en même temps ; mon corps fut frappé par un millier de petits impacts secs, comme des piqûres de frelons furieux. Un instant, le monde disparut ; je dus réellement perdre connaissance, car je me retrouvai soudain entraîné dans quelque torrent boueux m'emportant vers le bas de la pente. Ma tête, puis mes jambes, se heurtèrent à des ceps. J'en saisis même un, que je dus déraciner ou qui l'avait été avant mon passage. C'était comme nager dans de la vase et, dans ma panique, j'en avalais plusieurs goulées.

Cela s'arrêta enfin et je pus me relever. Des cris vinrent ajouter à la confusion générale et je n'étais soudain plus certain d'avoir bien compris ce qui venait de se produire.

Du revers de la main, j'essuyai mes yeux et en les ouvrant, découvris les flammes qui dévoraient le haut de la butte. La pluie continuait de s'abattre, mais je m'efforçai de voir ce qui se passait plus haut. Quelqu'un appelait-il à l'aide ?

Peut-être que oui. *Sans doute* que oui.

Je remontai la pente à pas lents, épuisé. C'est alors que je m'aperçus que je tenais encore ce pied de vigne que j'avais emporté dans ma chute. J'étais sur le point de le laisser tomber quand un éclair l'illumina, me figeant sur place.

Un pied, c'en était un. Mais pas un pied de vigne.  
C'était un pied humain.

4

Il se prolongeait en un début de mollet avant d'être tranché (déchiré, en fait, eût été plus juste) en dessous du genou. Un trou sombre ornait la cheville, mais j'eus beau chercher, je ne vis pas de sang. Peut-être celui-ci s'était-il fondu dans la boue, mais il y en avait trop peu pour que...

Pour que quoi ?

Je lâchai le moignon à demi pourri pour m'élançer vers le haut, trop heureux de trouver un prétexte pour passer à autre chose quand un nouvel appel à l'aide retentit. Plus de doute, à présent : c'était Prodigua. Hélas, je glissai encore une fois dans la vase et m'étais lamentablement – comme une merde, aurait dit mon père.

« ... à quelqu'un ? »

Autour de moi, c'était comme un champ de bataille végétal. Plusieurs ceps avaient été emportés. Sur ma droite, le terrain semblait continuer de s'effondrer, mais ici cela tenait encore. Je prenais sans doute beaucoup de risques à remonter ainsi sur ce terrain glissant, mais je n'y pensai pas : on avait besoin de moi, là-haut.

Je me relevai donc une seconde fois pour partir en diagonale en direction du cri, enjambai un plant, puis un autre avant de contourner un étrange assemblage : deux souches arrachées qui s'étaient entremêlées. Je fis de mon mieux pour convaincre mon esprit confus que *cette extrémité-là* n'était pas une main à laquelle il eût manqué un doigt.

Je n'y tins plus et piquai un sprint vers mes partenaires, préférant laisser ce cauchemar derrière moi. En vérité, eussé-je voulu sortir de cette vigne que je n'aurais pas su comment m'y prendre, désorienté que j'étais.

Je trouvai enfin Prodigua. Elle s'était coincé un pied dans la boue et tirait pour en ressortir. Je la saisis par les épaules et ajoutai ma force à la sienne ; cela suffit pour vaincre l'effet ventouse, et elle fut libérée avant de me tomber dessus. Étrangement, le contact de son corps nerveux et de sa peau glissant contre moi m'excita, mais je ne m'attardai pas là-dessus.

La terre avait un goût âcre, qui, se mêlant à la douceur de la pluie, produisait un effet déroutant. Elle se mit à nous dégouliner sur le visage, entra dans l'un de mes yeux, s'immisça sous nos vêtements. C'est au moment où je fus incapable de dire si c'était moi ou bien le sol qui tournions que je compris que nous étions emportés dans une lame de boue.

C'est une sensation qui ébranle vos plus profondes certitudes, je vous l'assure. Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais été très rassuré en montant dans un avion, ou en prenant le bateau. Je pensai alors, éblouissante révélation, que si même la Terre peut se dérober sous nos pieds et cesser de nous soutenir, il n'y a rien que nous ne puissions remettre en cause.

Nous roulâmes, nous accrochant l'un à l'autre, à travers la mélasse jusqu'au bas de la colline. Ou presque. Lorsque cela s'arrêta, nous étions enlacés, nos souffles et nos gémissements se répondant pour couvrir la fureur un moment apaisée de l'orage. Détail incongru, j'étais pris d'une monumentale érection.

L'accalmie se confirma et nous pûmes enfin desceller nos attaches. Je dus fournir un nouvel effort pour me dégager de la boue. La pluie tombait toujours, mais plus doucement. Un cri retentit au-dessus de nous – qui n'était plus un appel au secours, cette fois, mais un cri d'horreur.

Je m'essuyai le visage et saisis l'épaule de Prodigua avant d'être pris d'une nausée. Ce n'était plus un champ de ruine végétal mais un véritable charnier qui nous entourait. La terre retournée avait exhumé (vomi, plutôt) les restes de dizaines de cadavres enfouis là-dessous – des cadavres dont les vignes, fallait-il croire, se nourrissaient. Les cuvées exceptionnelles de la famille Du Hert. J'espérai un instant qu'ils pussent ignorer ce qui se tapissait dans les entrailles de leurs terres, mais ne parvins pas à m'en convaincre tout à fait.

Un bras humain, arraché à hauteur du coude, à demi recouvert de chair et dont l'os saillait ici et là, me rentrait dans le côté. Une tête – que dis-je : une demi-tête écrasée, débordant d'une cervelle se mêlant à la boue sale, me lorgnait de son œil aplati et trop allongé. Plus loin, les fesses décrépites d'un (ou d'une) vieillard gisaient, encore reliées à un semblant de torse. Prodigua hurla à son tour, mais son cri s'éteignit en un étrange gargouillement. Plus haut, les appels se changeaient peu à peu en suppliques désespérées. Me tournant vers ma collègue, je la découvris en train de lutter à nouveau contre le sol vorace. Elle s'agrippait en vain à ce qui lui tombait sous la main, ne trouvant que des branches de cep arrachées ou des bouts de corps démembrés. Puis il y eut un à-coup, brutal, qui me révolta, et elle s'enfonça jusqu'à la taille. Sa tête heurta quelque chose et elle dut perdre connaissance.

— Prodigua ?

Elle ne m'entendit pas ; une nouvelle secousse la vit s'enfoncer jusqu'au torse.

— Prodigua !

Je me jetai jusqu'à elle... ou du moins essayai-je. Quelque chose me retint, et je compris que j'étais coincé à mon tour. Ce fut le moment que choisit notre troisième compère, là-haut, pour hurler à nouveau. Sa voix déchira la nuit elle-même avant de s'éteindre et de se changer en quelque affreux borborygme. S'il n'avait pas rendu ses viscères, je me demandai ce qu'il avait pu faire, mais je ne m'en préoccupai pas davantage : la partie inférieure de ma jambe gauche était piégée sous une racine et à demi enfouie, et il me fallait absolument sortir de là. Je fis de mon mieux, ignorant le manque d'appui, pour me hisser vers le haut. Il me sembla que la terre se mit à gémir de contrariété – comme un ventre qui gargouille. Face à moi, Prodigua rouvrit les yeux et j'y lus toute la peur, toute l'incrédulité que peut contenir un esprit humain, s'y concentrer au moment où elle se rappela la situation dans laquelle elle se trouvait. Déjà pâle sous la lune, son visage vira au fantomatique.

— Aide-moi !

Mais je ne pouvais rien faire. La terre remua ; en haut, une grosse bulle de boue humide éclata et nous aspergea, puis ma collègue fut une troisième fois tirée vers le bas.

Ne dépassaient à présent qu'une partie de sa tête et sa main droite. Elle hoquetait, ingurgitait plus de fange que d'air et s'étouffait plus encore en essayant de la recracher. Ce n'était plus pour elle qu'une question de secondes.

— Ai... moi !

Ce n'était plus qu'un faible balbutiement qui sortait de sa bouche. T'aider, Prodigua ! Si seulement je l'avais pu !

Je ne pus rien faire à part constater ma propre horreur. J'étais à présent enfoncé jusqu'à la ceinture, ou presque. Mon autre jambe était piégée, elle aussi, formant un angle quasiment droit avec la première et faisant grincer mes adducteurs. Une fois encore, je résistai, poussai vers le haut – mais ce qui m'attirait était bien trop fort. Car quelque chose *voulait* que je descende, incontestablement. Je ne lâchai pas prise pour autant. Avec l'énergie du désespoir, je me tortillai comme un ver et parvins à regagner une dizaine de centimètres. Un peu moins, peut-être. J'en étais presque à pouvoir monter sur le muret délimitant l'extrémité de la vigne, aussi retrouvai-je un peu d'espoir.

Mais la terre revint à l'assaut, plus forte. Je lui résistai une nouvelle fois, même si j'avais parfaitement conscience de lutter contre une force bien plus puissante que moi-même. À tout moment, elle pouvait reprendre le dessus. Je sentis quelque chose gigoter contre mon pied droit,

une main essayer de s'en saisir – Prodigua ? – et la frayeur me donna la force de gagner quelques centimètres encore. J'y étais presque.

C'est alors qu'un éclair me dévoila, tapie contre la grange, à une vingtaine de mètres de là seulement, une silhouette humaine m'observant. Le père Du Hert. Les bras croisés, il demeurait immobile, assistant au joyeux festin de sa bête, qui lui donnerait un vin si réputé par la suite. Son ombre se projeta un instant contre le mur, puis disparut dans la nuit. Ne resta plus que l'éclat avide de ses yeux.

Je m'étais quasiment sorti de là, déjà, et la colère que je ressentis en le découvrant décupla mes forces. Ma situation fut encore arrangée, divine intervention, par la foudre, qui frappa à nouveau non loin. Elle brisa en deux un chêne grand et majestueux, qui s'enflamma aussitôt. Comme effrayée elle aussi, la force qui m'attirait sembla s'amenuiser. Je passai un pied par-dessus le sol et parvins à poser une main sur le mur. J'y étais.

## 5

C'est précisément au moment où je repris espoir que je fus vaincu. Peut-être relâchai-je ma vigilance... peut-être étais-je à bout de forces. Ou peut-être mon adversaire était-il simplement trop fort. À son tour, le monstre connaissait la colère de voir sa proie lui échapper. Une violente secousse attira mon pied d'appui vers le bas. Je grimaçai de douleur en sentant quelque chose rompre dans ma jambe, puis n'eus plus le temps d'y penser. Faire le grand écart n'était plus un problème. Ma main arracha quelques poussières au mur, y laissant elle aussi quelques ongles. Je m'enfonçai, désarticulé, jusqu'à la moitié du corps, presque à l'horizontale. Encore un coup, et je n'avais plus qu'une épaule et la tête à l'air libre.

Je n'eus pas le temps de repenser aux yeux de Prodigua s'écarquillant. Je n'eus pas le temps de hurler à mon tour. Je me retrouvai sous terre, avalant sa substance humide et dégoûtante qui vint s'immiscer sous mes paupières, mes ongles, pénétra en moi par mes narines, mes oreilles, ma bouche, mon anus. La froideur de la sensation me répugna à peine, étouffée par le désespoir qui m'envahit.

## 6

Cela fait à présent deux heures que je suis là, incapable de bouger ou de respirer – et pourtant, la mort ne vient pas me prendre. Mon corps n'est qu'une immense douleur, partout où les racines monstrueuses des ceps m'ont transpercé pour prélever mon sang à même la source. Autour de moi, je perçois comme de l'agitation. Quelqu'un qui cherche à s'échapper ? Prodigua, peut-être ?

En ce qui me concerne, j'ai abandonné. Ce qui se trouve là-dessous est trop fort pour moi ; cela m'enserme et me maintient sans me laisser le moindre espace, la moindre échappatoire. Combien de temps encore vais-je rester ainsi, à agoniser dans la terre humide ? Une heure ? Un jour ? Je me sens de plus en plus faible, je ne tarderai sans doute plus à fermer les yeux pour toujours. Je pense un instant à Nicolas – est-ce qu'il se trouve ici, avec nous sous le sol ? En vérité, l'ai-je *vu* quitter le domaine ?

Je ne saurais le dire, tant mes idées restent confuses.

Au-dessus, l'orage s'est arrêté. Je me demande dans quel état est la vigne, et qui va venir la tailler, à présent que nous en sommes prisonniers.

Mais ça n'est plus vraiment un problème. Mes pensées m'échappent, mon esprit s'amenuise. Je suis faible à un point que c'en est douloureux. La terre suce et emporte mes forces jusqu'à la



dernière, à son rythme lourd et lent, en s'obstinant je ne sais comment à me maintenir en vie. À moins que je n'aie déjà trépassé, et qu'il ne me reste que la conscience.

Mais cela va bien finir par s'arrêter. L'affaire de quelques minutes, sans doute, avant que je ne dessèche et que mon corps se décompose, ne laissant que des restes éparpillés sous terre, comme ce pied que j'ai empoigné tout à l'heure, quand il était encore question que je me sorte d'ici.

Certains frissonnent d'angoisse à l'idée d'être dévorés vivants. Je me demande ce qu'ils diraient s'ils devaient être bus, morts.

**Cette nouvelle vous a plu ?**  
Découvrez d'autres textes de nos auteurs sur notre site Web :  
**[Les Editions du 38](#)**

**En savoir plus sur Sylvain Lamur :**

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/sylvain.lamur.5>

Fiche auteur sur notre site :

<https://www.editionsdu38.com/les-auteurs/>

## **Bibliographie Aux Editions du 38**

*De la poussière sur les talons, Fantasy*